



”Tout est lié!”(Laudato Si) L’expérimenter, le savoir et comment. Une lecture à partir de quelques sources antiques de la philosophie

Pascal Mueller-Jourdan

► To cite this version:

Pascal Mueller-Jourdan. ”Tout est lié!”(Laudato Si) L’expérimenter, le savoir et comment. Une lecture à partir de quelques sources antiques de la philosophie. Bulletin de Littérature ecclésiastique, 2021, 488 (CXXII/4), pp.87-105. hal-03527825

HAL Id: hal-03527825

<https://uco.hal.science/hal-03527825v1>

Submitted on 8 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Tout est lié ! » (Laudato Si) L'expérimenter, le savoir et comment.

Une lecture à partir de quelques sources antiques de la philosophie

Pascal Mueller-Jourdan

Faculté de théologie, UCO-Angers

Laboratoire d'études sur les monothéismes – UMR 8584

Plan

INTRODUCTION	2
I. GENERATION ET CORRUPTION, ANAXIMANDRE ET LE CONSTAT DE LA COMPENSATION. UN MONDE PRESIDE PAR LA JUSTICE.....	4
II. LE MOUVEMENT INEXORABLE, HERACLITE ET LA REGULATION PAR LE LOGOS	5
CONCLUSION INTERMEDIAIRE.....	6
III. LE CONSTAT DE CONSTANTES, PYTHAGORE ET LE MODELE MATHEMATIQUE, PARMENIDE ET L'INTUITION DE L'ETRE	8
CONCLUSION INTERMEDIAIRE.....	10
IV. PLATON, LA SYNTHESE : DU MONDE COMME CORPS ANIME ET VIVANT A L'HOMME COMME CORPS ANIME ET VIVANT.	10
CONCLUSION GENERALE ET QUESTIONS	15

Résumé

En une formule incisive, l'Encyclique *Laudato Si* affirme que « tout est lié ». En prendre conscience serait le point de départ nécessaire à la 'conversion écologique'. De fait si tout n'est pas lié, l'écologie perd sa raison d'être. Mais comment comprendre réellement ce lien qui unit toutes choses autrement qu'en l'expérimentant concrètement par soi-même ? C'est en tant que nous sommes dans un corps et que nous sommes un corps animé et vivant que nous pouvons empiriquement toucher ce que traduit la formule « tout est lié ». Cette contribution revisite des sources historiques choisies afin d'identifier quelques traces antiques d'une écologie réelle et réaliste et les conditions d'y accéder.

Introduction

« Tout est lié ». Certains ont affirmé de cette formule qui apparaît neuf fois dans *Laudato si*, qu'elle aurait pu en être le titre.¹ Il n'est pas inutile de se demander comment l'esprit d'une écologie réelle et réaliste pouvait prendre sa source dans l'Antiquité et pour faire simple, dans le réel tel que l'envisageaient les anciens. L'affirmation, « tout est lié », implique de fait que tout, à des degrés divers, interagit sur tout et que, lorsqu'une partie du tout est affectée, ce sont toutes les parties qui s'en trouvent, à plus ou moins long terme, également affectées. L'expérience donne à voir qu'une simple douleur vive dans le membre d'un corps, affecte l'équilibre et le bon fonctionnement d'autres membres de ce même corps. « Tout est lié » induit de souscrire à un modèle 'continuiste' du monde qui considère que les êtres et les choses sont dans un intime rapport d'interdépendance physique. Pour le dire autrement, ils constituent en dernier recours une entité corporelle commune dans un rapport de continuité où tout interagit sur tout.

Nous serions alors, en partant de ce principe, tout à fait autorisé à penser que, de fait : « tout est lié ». Le Saint Père affirme d'ailleurs, dans les deux premières mentions qu'il en fait, que la sentence « tout est lié » relève de la conviction. Or la conviction devrait avoir pour nature de résulter de l'expérimentation propre. Nul n'est, dans les faits, 'convaincu' de la qualité d'une chose et de la justesse d'un propos sans l'avoir vérifié par lui-même, à moins de faire preuve de crédulité et d'avoir cru une parole mensongère, qu'elle fut politique, journalistique ou publicitaire. On peut en effet parfois être convaincu par une idée fausse, y adhérer avec force et en toute bonne foi.²

Cette formule donc, tout à fait commode et à laquelle, pour des fils et filles de l'Église, il est assez facile de souscrire, soit parce qu'ils l'ont expérimentée par eux-mêmes, soit par la confiance légitime qu'ils accordent à leurs pasteurs, présente pourtant d'importantes difficultés. Force est de constater qu'on peut aussi bien être tenté de croire au contraire que « tout n'est pas lié ». En effet, le « tout est lié » n'est pas aisé à observer à l'aune d'un quotidien qui va s'accéléralant. Nous devons admettre qu'il y a une forte part d'inévidence dans cette

¹ Voir l'article de Stanislas de Larminat, dans la revue en ligne : *Liberté politique.com* (18 juin 2015): <http://www.libertepolitique.com/Actualite/Decryptage/Laudato-si-Tout-est-lie> ; la formule « tout est lié » apparaît neuf fois dans l'Encyclique (§ 16 ; 70 ; 90 ; 92 ; 117 ; 120 ; 138 ; 142 ; 240).

² La chose est assez largement démontrée par les études les plus récentes. Voir C. CHABRIS & D. SIMONS, *Le gorille invisible*. Quand nos intuitions nous jouent des tours, Paris, Éditions Le Pommier, 2015 ; D. KAHNEMAN, *Système 1 Système 2*. Les deux vitesses de la pensée, Paris, Flammarion, Clés des Champs, 2016.

affirmation qui rend particulièrement difficile la prise de conscience d'un tel rapport. Et ne pas reconnaître ce facteur d'inévidence pourrait bien conduire à ne pas comprendre, sinon la résistance qu'il peut entraîner chez certains de nos contemporains, du moins l'indifférence polie que par civilité il renvoie à ceux qui en font profession. La conversion à laquelle en appellent les papes successifs demande, avant tout effort individuel et/ou collectif imposé du dehors, un examen par soi-même et surtout une radicale conversion du regard qui ne saurait se décréter, car elle relève du for interne. La conversion écologique en effet, perçue aujourd'hui comme nécessaire et urgente, passe pourtant par une certaine lenteur, celle de l'esprit humain, qui, en rigueur de terme, n'ajoute sérieusement foi à une idée qu'après l'avoir par lui-même expérimentée. Toute la question est là. La conviction, du moins pour ceux qui sont convaincus que « tout est lié », sur quoi repose-t-elle ? Comment expérimenter que nous ne sommes pas là face à une idée fausse ?

Les sources anciennes de la pensée occidentale, en ce qu'elle a de plus originel, font largement consensus autour de la communauté de destin qui lie les êtres et les choses. Mais pourquoi font-elles consensus ? C'est ce que nous chercherons à découvrir dans ces pages.

Chez les anciens, « tout est lié » –avant de devenir ce que nous pourrions convenir d'appeler une 'conviction' rationnelle personnelle relevant d'une vraie prise de conscience–, se réfère d'abord et fondamentalement à une certaine expérience du monde. Or l'expérience du monde, avant d'être une expérience rationnelle et intellectuelle, est une expérience vitale et sensible. Une telle expérience sensible relève directement de notre condition corporelle. A ce titre, L'encyclique *Laudato Si*, dans son chapitre 155, s'inscrit dans cet héritage antique lorsqu'elle affirme :

« Il faut reconnaître que notre propre corps nous met en relation directe avec l'environnement et avec les autres êtres vivants. L'acceptation de son propre corps comme don de Dieu est nécessaire pour accueillir et pour accepter le monde tout entier comme don du Père et maison commune ; tandis qu'une logique de domination sur son propre corps devient une logique, parfois subtile, de domination sur la création. Apprendre à recevoir son propre corps, à en prendre soin et à en respecter les significations, est essentiel pour une vraie écologie humaine ».

On ne peut être plus clair. C'est par la médiation de son propre corps que l'être vivant est en relation directe, en lien, avec ce qui l'entoure et duquel Il ne saurait être coupé sous peine de disparaître.

Le corps résulte d'ailleurs, dans sa constitution, d'une synthèse permanente d'éléments corporels externes avec lesquels il interagit. Il ne se maintient que par ce flux constant d'entrée et de sortie, d'apport matériel, et d'évacuation. L'idée qui nous provient de l'Antiquité qui veut que l'homme synthétise le monde en sa propre nature corporelle n'est pas dépourvue de pertinence. On le tient alors pour un microcosme, un monde à petite échelle, une récapitulation du monde.

C'est en tant que l'homme est dans un corps, en tant que la corporéité constitue son lieu d'expérience première et vitale, son expérience d'être du monde et d'être au monde, c'est en tant qu'existant d'abord dans un corps sensible, et donc susceptible de sentir, qu'il peut faire l'expérience des rapports d'interdépendance qui le lient à ce qui l'entoure et saisir la liaison réciproque qui unit les êtres et les choses dans une communauté de destin et un rapport vital essentiel.

Nous voudrions revisiter sans trop de complications techniques le regard que les premiers sages de la Grèce antique ont jeté sur la nature et ses dynamismes profonds, la perception qu'ils en avaient et les questions que ces observations soulevèrent. Les concernant, nous pourrions dire qu'ils avaient une pensée corporellement aux prises avec le réel et inscrite à même la 'chair' du monde.

I. Génération et corruption, Anaximandre et le constat de la compensation. Un monde présidé par la Justice

Les premières traces d'une pensée construite et systématique cherchant à rendre compte d'une liaison universelle qui traversent le réel proviennent des observations de ceux qu'on appelle dans l'histoire de la philosophie : les présocratiques, autrement dit les philosophes qui ont historiquement précédé Socrate.

Nous sommes six siècles avant notre Ere dans les colonies grecques d'Asie Mineure et d'Italie. Nous ne possédons malheureusement plus que des traces des écrits qu'ils laissèrent derrière eux. Mais il ressort nettement que les observations de ces tout premiers savants expriment une question récurrente : comment expliquer le fait que le monde et l'ordre qu'il donne à voir, globalement, ne changent pas, alors que tout change tout le temps ? Rien ne dure. Tous les êtres, en effet, qui adviennent en se succédant, connaissent sous l'effet du temps une dégénérescence progressive et une disparition fatale. Le monde paraît alors comme dominé

par la loi de la mort inéluctable, par la loi de l'obsolescence programmée, par la loi de la corruption. Ces premiers observateurs de la nature voyaient pourtant que, globalement, derrière l'impermanence dont étaient frappés tous les êtres, quelque chose perdurait. De ces interrogations, l'un d'entre eux que l'on connaît sous le nom d'Anaximandre, déduisit que la corruption et la disparition des êtres étaient compensées par la génération et l'apparition d'autres êtres ; en un mot que la mort était compensée par l'avènement et l'apport de vies nouvelles, par les naissances.³ Anaximandre observa que le monde était traversé par des forces contraires. Il arrivait que l'une de ces forces prédomine à un certain moment. Mais il constata que ce n'était que pour un certain temps avant qu'un correctif n'advienne et qu'un rééquilibrage ne s'opère. Il généralisa l'observation de ce phénomène récurrent et en tira une loi que nous pourrions appeler : loi de compensation.⁴ Il lui conféra le nom de Justice. La Justice était à ses yeux ce qui assurait proportionnellement à chaque force, à chaque chose, sa juste place en assurant ainsi la santé à l'ensemble du monde qu'on semble avoir tenu très tôt pour un corps vivant et total. Ce phénomène d'autorégulation traversait de part en part l'Univers. Il expliquait ainsi l'équilibre et l'harmonie qui assurent au monde sa pérennité comme être vivant et animé.

II. Le mouvement inexorable, Héraclite et la régulation par le logos

On attribue à Héraclite la formule : « tout coule », ou « tout s'écoule ».⁵ Les êtres et les choses sont emportés dans le flux d'un mouvement auquel ils ne sauraient échapper. L'inscription latine que l'on trouve souvent sur les cadrans solaires de l'Antiquité : « tempus fugit » atteste de cette conscience universelle.⁶ Le temps fuit, ou passe vite. Rien ne dure ou plus précisément rien ne demeure dans le même état. Tout change tout le temps. Ce qui lie toute chose dans

³ Cf., SIMPLICIUS, *Commentaire sur la Physique d'Aristote* 9.24.13–25 = Diels–Kranz : Anaximandre, A.IX & B.I. Pour W. Jaeger, « Dès le milieu du VI^e siècle, on trouve une réflexion sur l'idéal de la loi dans l'œuvre du philosophe naturaliste Anaximandre de Milet. Transférant le concept de δίκη (justice, ou châtement) de l'existence communautaire de la cité-État au domaine de la nature, celui-ci assimile la connexion causale entre ce qui devient et ce qui se passe dans un procès, au cours duquel les choses se voient forcées, par une décision du temps, de se compenser l'une l'autre en raison de leur manque d'équité. Voilà l'origine de l'idée philosophique de κόσμος », dans W. JAEGER, *Paideia*. La Formation de l'homme grec, traduction A. et S. Devyver, Paris, Gallimard, 1988, p. 145. Voir également, *Les philosophes présocratiques*, G.S Kirk, J.E. Raven, M. Schofield édés., Paris–Fribourg, Cerf, Vestigia 16, 1995, p. 124–126.

⁴ Cette loi est reprise par Platon deux siècles plus tard dans la loi du double devenir, Cf. PLATON, *Phédon*, 72a–d.

⁵ PLATON, *Cratyle* 402a (=Diels–Kranz : Héraclite A.VI) ; AETIUS, *Opinions*, I, XXIII, 7 (= Diels–Kranz : Héraclite A.VI) ; SIMPLICIUS, *Commentaire sur la Physique d'Aristote* 10.887.1–2, 10.1313.8–12.

⁶ Cette inscription s'inspire du Livre III (vers 284) des *Géorgiques* de Virgile : « Sed fugit interea, fugit inreparabile tempus... ».

cette perception du réel, c'est le fait que toute chose partage de façon commune ce même destin, et tombe sous la même loi. Toutes choses sont emportées fatalement sans qu'aucune n'y échappe.

Devant ce constat, universel pour les anciens, devant l'inexorable changement, devant l'impermanence foncière qui frappe tout vivant, Héraclite devait pourtant identifier des constantes. Si les hommes à titre individuel sont entraînés, malgré eux, dans la marche impitoyable du temps, la nature de l'homme, elle, paraît comme résister à cet écoulement. Pour Héraclite, un *logos* assure la pérennité de certaines formes fondamentales du monde. Sans doute ne serait-il pas incongru de penser que c'est ce *logos*, cette raison, qui préside aux mécanismes de compensation que nous rencontrons chez Anaximandre.⁷

De ces deux premières figures, nous devrions également retenir une loi que nous ne faisons qu'induire et effleurer ici et qui mériterait, sans aucun doute, une plus longue investigation au vu de son importance. Pour ces premiers philosophes de la nature, en définitive, rien ne se perd, tout se transforme. Pour le dire autrement, les éléments matériels du monde qui constituent des masses définies ne disparaissent jamais, ils assurent simplement la base matérielle (toujours la même) de toutes les transformations du monde, les êtres se forment et se déforment, empruntant la matière qui aujourd'hui les constitue et qui, demain, constituera matériellement d'autres êtres. A ce titre, tous sont tributaires de cette base commune et lié du fait même de cette dépendance.

Conclusion intermédiaire

Sur quelle base d'expérimentation, ces penseurs, dont nous sommes en Occident les héritiers, pouvaient-ils conclure au changement perpétuel et aux lois de compensation présidées par une Justice quasiment personnifiée ? Ils partaient de deux lieux d'observation.

Le premier est la contemplation du monde. Il ne s'agit pas là de quelque vision romantique de la nature, mais il s'agit de l'examen minutieux de ses dynamismes fondamentaux et des lois qui président à un ordre continuent arraché à l'absence d'ordre. L'alternance des jours et des

⁷ En tout cas, il y a chez Héraclite la perception d'une tension globale et continue de forces opposées qui traversent le cosmos. C'est sans doute la raison pour laquelle, Héraclite fit de la guerre le père et le roi de toutes choses et du conflit la nature intrinsèque du monde. Voir les fragments et le commentaire d'un choix de ces derniers dans : *Les philosophes présocratiques*, G.S Kirk, J.E. Raven, M. Schofield eds., Paris–Fribourg, Cerf, Vestigia 16, 1995, p. 206–207.

nuits, les mouvements du ciel, le retour cyclique des saisons, devaient induire l'existence d'un ordre inchangé traversant le changement perpétuel.⁸

Le deuxième lieu d'observation, et nous pouvons convenir que ce point n'a pas toujours été suffisamment mis en lumière dans l'histoire de la philosophie, est le propre corps de celui qui pense. En effet, pour les théories médicales de l'Antiquité,⁹ qui naissent alors, fortement liée aux conceptions de la nature des philosophes présocratiques, notre corps est constitué des mêmes éléments que le monde et repose, comme toute chose, sur l'équilibre de qualités contraires : le chaud et le froid, le sec et l'humide. La santé corporelle résulte de rapports d'équilibrage et d'ajustement constant entre ces contraires.¹⁰ Il en va de même pour le cosmos tel qu'on le considérait alors. Tout alors est lié, et la nature corporelle qui nous constitue veille à compenser ses excès et ses défauts par l'usage adapté du monde qui l'entoure et avec lequel elle est en interaction continue. Prosaïquement on observe également quelques mouvements naturels lorsque l'été, par exemple, la nature corporelle compense l'excès de chaleur par la quête spontanée d'un apport de fraîcheur qu'elle ne produit pas elle-même. L'hiver, la nature corporelle compense spontanément l'excès de froid par la recherche d'un apport de chaleur qu'elle ne parvient pas à couvrir et qu'elle emprunte naturellement au monde. Tout cela est inscrit dans la nature corporelle qui par ce mouvement assure sa sauvegarde et sa pérennité. Ce mouvement est spontané et non réfléchi.

Cette première phase de notre commun héritage nous donne à voir que les êtres et les choses sont unis par une matière commune dont ils sont tous les débiteurs. Un jour, à l'heure venue, ils devront restituer ce qu'ils ont emprunté. A ce titre, la matière corporelle dont les hommes

⁸ Le ciel fit en effet l'objet d'une attention toute particulière parmi les Anciens, qu'ils fussent théologiens, physiciens ou astronomes. Presque tous comprirent et admirèrent qu'il occupait dans le cosmos une place à part. On observa très tôt qu'il témoignait d'une constance et d'une régularité déterminée de ses mouvements. Pour Platon par exemple, les mouvements circulaires et les révolutions de l'univers, c'est-à-dire du ciel, sont apparentés à ce qu'il y a de plus divin en nous, c'est-à-dire, en l'âme (Cf. PLATON, *Timée* 90d). Pour Aristote (Cf. ARISTOTE, *Du ciel* 270b), le mouvement circulaire des sphères célestes est attesté tant par l'observation empirique que par le témoignage recueilli des Anciens. Le caractère cyclique du réel qui pouvait attester de la pérennité de ce monde—ci malgré le changement perpétuel pouvait également se donner à observer dans le cycle de la vie (Cf. PHILOPON, *De Opificio Mundi* 136.4–6 : « Du sperme vient un embryon, de qui vient un nouveau-né, de qui vient un enfant, de lui un homme, de qui à nouveau vient la génération du sperme »), dans le cycle des saisons (Cf. PHILOPON, *De Opificio Mundi* 136.6–7 : « Le printemps, puis l'été, puis l'automne, puis l'hiver, après quoi s'ensuit de nouveau le printemps ») et dans le cycle de l'eau (Cf. PHILOPON, *De Opificio Mundi* 136.14–21. Pluies—torrent—mer—vapeurs humides—nuages—pluies, etc).

⁹ Pour faire droit à la pluralité des présupposés relatifs à l'homme et à la médecine dans l'antiquité, on consultera avec profit le chapitre IV (La médecine en crise et ses relations avec la philosophie) de la Troisième partie de J. JOUANNA, *Hippocrate*, Paris, Les Belles Lettres, 2017, p. 366–403.

¹⁰ Cf., J. JOUANNA, *Hippocrate*, Paris, Les Belles Lettres, 2017, p. 370–371.

sont constitués est reçue, leur corps résulte d'un constant échange avec le monde, le corps est un don advenant toujours, une portion du monde toujours donnée et dont tout homme, est, pour l'heure, le dépositaire et le gardien.

Nous pouvons sans trop de difficultés faire un lien avec les propos de *Laudato Si* mentionnés précédemment :

« Notre propre corps nous met en relation directe avec l'environnement et avec les autres êtres vivants. L'acceptation de son propre corps comme don de Dieu est nécessaire pour accueillir et pour accepter le monde tout entier comme don du Père et maison commune ; tandis qu'une logique de domination sur son propre corps devient une logique, parfois subtile, de domination sur la création. Apprendre à recevoir son propre corps, à en prendre soin et à en respecter les significations, est essentiel pour une vraie écologie humaine ».

III. Le constat de constantes, Pythagore et le modèle mathématique, Parménide et l'intuition de l'être

La pensée antique alla pourtant progressant. Elle resta fidèle à ce que nous venons d'évoquer à propos de la nature corporelle du monde, mais elle chercha à regarder plus haut que cette dernière et tenta d'établir la réalité sur une base plus pérenne encore, sur une base qui pouvait être pensée, abstraction faite de la matière et du changement. C'est là le propre d'une intelligence qui chercha à fonder dans l'esprit la nature du réel. Nous en avons deux traces principales dans l'histoire de la philosophie antique : les nombres et le modèle mathématique avec Pythagore, et l'intuition de l'être avec Parménide.

Pythagore et Parménide, bien qu'il ne soit en rien comparable au regard des systèmes du monde auxquels ils donnèrent naissance, ont pourtant un point en commun. Ils cherchent tous deux à fonder l'unité et la pérennité du réel dans un niveau de réalité qui transcendent le changement qui s'impose à la seule expérience sensible. Ils postulèrent l'existence d'un niveau de réalité qu'on dit intelligible, car il peut être pensé, abstraction faite du changement observable dans la matière et dans les corps.

On pouvait dès lors considérer le monde comme l'image mobile, spatiale et temporelle d'un modèle intelligible immatériel, immobile, permanent et inchangé. Et l'on considéra que ce modèle divin résultait d'une pensée divine éternelle, qui échappa au devenir et aux changements ; un peu comme le plan qu'un artisan a à l'esprit avant de l'inscrire dans la

matière par la médiation de ses mains. On convoqua alors une explication quasi théologique pour évoquer cette pensée éternelle car, la stabilité et la permanence sont dans l'Antiquité tenues pour des caractéristiques propres à ce qui est divin, pour des caractéristiques propres à l'être.

Enracinées dans la pensée divine, l'unité et la pérennité du monde étaient faites. Il était l'image mobile d'une pensée éternelle. Il reproduisait, dans l'ordre du temps, une pensée qui est hors du temps.

Pour Pythagore, l'essence, autrement dit l'être réel et inchangé, ne pouvait être que des nombres et des formes géométriques, stables par nature. Le reste, tout le reste, n'avait au mieux pour statut que d'en être l'expression mouvante.

Parménide, dont nous ne possédons plus qu'un poème fragmentaire, fut tenu quant à lui pour le fondateur de la métaphysique. Il eût une sorte d'intuition géniale. Ce poème pourrait rapporter une expérience tout à fait radicale. Si on fait abstraction de tout ce qu'on voit, de tout ce qu'on touche, de toute sensation corporelle, et même de toute image mentale, si on fait abstraction de tout ce que nous savons, ou croyons savoir, et de toute pensée, que reste-t-il ? Certains pourraient dire : rien, du vide... D'autres diront : de l'être, la densité de l'être nu, dépouillé. Ce qui est le plus petit dénominateur commun à ce qui est, c'est l'être. Ce qui échappe totalement aux sens, à la raison raisonnante, c'est que l'être est, et qu'il est la condition *sine qua non* de tout ce qui ressortit à la catégorie de l'être. Mais l'être nu et dépouillé ne peut être 'touché' que par une intuition de l'esprit, que par une sorte d'intuition de nature spirituelle. C'est donc que ce qu'on touche et voit, que tout ce qui tombe sous le coup des sens, de la raison et du langage, n'est pas la seule réalité, qu'il y a une dimension autre, plus profonde qu'on pourrait peut-être tenir pour le fondement de toutes choses, de la plus grande à la plus humble, car, en dehors de l'être, ni la plus grande, ni la plus humble n'existent.

Ces théories ne font certes plus aujourd'hui l'unanimité, mais elles furent, dans l'Antiquité, d'une fécondité exceptionnelle. L'apport significatif de Pythagore et de Parménide dans l'histoire de la pensée est qu'ils permirent, des siècles durant, de fonder le monde dans une pensée divine éternelle. Ce modèle contribua en outre à établir pour le christianisme naissant une théologie de la création, et d'une création et d'un monde ordonné qui n'est pas le fait du hasard, mais qui résulte d'un dessein éternel et d'une Providence qui en assurent l'équilibre constant.

Les êtres et les choses sensibles, car dotés d'un corps visible et tangible, apparaissaient alors comme l'humble expression d'une pensée divine éternelle. Toute chose est, en un sens, fondée en Dieu. Ce qui lui confère une éminente dignité. Toutes choses sont alors liées, non seulement du fait de leur vie corporelle et matérielle, mais du fait de leur enracinement commun, dans une réalité incorporelle, divine et éternelle, de laquelle, ils sont la magistrale quoique fragile et contingente manifestation.

Conclusion intermédiaire

On repère assez aisément qu'à l'origine de la tradition de pensée en Occident, la maxime « tout est lié » prend tout son sens.

(1) On le constate à partir de la matière commune partagée, celle dont sont constitués tous les corps vivants, dont celui de l'homme, qui n'existent que par une constante interaction avec le monde. Nous avons vu que les corps vivants manifestaient l'existence d'une sorte de loi de compensation qui assurait également à ce monde-ci sa pérennité, puisque, dans ce modèle : rien ne se perd, tout se transforme.

(2) On constate également, par l'idée qui se fait progressivement jour, que le fondement commun de la réalité est de nature intelligible, que ce fut à partir des nombres et des formes géométriques comme chez Pythagore, ou à partir de l'être commun, dont Parménide est le premier à avoir l'intuition. Toute chose a, de ce fait, part à quelque chose qui dépasse sa seule existence visible, à savoir l'être. Toute chose a en un sens sa source dans la pensée divine, dans le divin.

IV. Platon, la synthèse : Du monde comme corps animé et vivant à l'homme comme corps animé et vivant.

Platon se trouve au point de convergence des deux courants de pensée précédents. On lui doit de les avoir rapprochés.

Concernant Platon et le platonisme, commençons par corriger une idée reçue qui entrave fréquemment la lecture que nous pouvons faire du premier grand penseur de notre tradition. Platon aurait, pense-t-on, condamné le monde sensible au profit d'un intellectualisme et d'un idéalisme n'ayant que mépris pour la bassesse de la réalité sensible et corporelle. Cette vision simpliste doit être corrigée. Platon, dans le *Timée*, qui traite de la production du monde, affirme

clairement que ce monde sensible, visible et tangible, celui dans lequel nous vivons et avec lequel nous interagissons de façon continue, celui que nous voyons et que nous touchons, grâce à notre capacité sensitive, que ce monde sensible et corporelle donc, est la chose la plus belle qui soit, car le démiurge, l'artisan qui l'a fabriqué, est l'être le meilleur qui soit¹¹ et le modèle sur lequel ce monde-ci, notre monde, fut établi, est le meilleur des modèles. Contrairement à l'idée fortement ancrée d'un Platon méprisant la réalité sensible au profit exclusif d'une réalité intellectuelle et idéale, nous devons dire que le monde sensible, visible et tangible, le monde en tant que corps animé est, pour Platon, l'image de la pensée d'un créateur, d'un démiurge. Il est l'expression la plus achevée, et la meilleure qui soit, de la pensée divine. Il y a une véritable déférence de Platon à l'égard de la production démiurgique qui est par nature sensible et corporelle.

Ceci étant admis, ce monde ordonné, ce cosmos, est l'expression d'un ordre et d'un ordre qui dure, et durera, quels que puissent être les mouvements et soubresauts qui peuvent s'observer en son sein, tels les tremblements de terre et d'une manière générale, tout ce que nous appelons 'par rapport à nous' : des catastrophes naturelles, etc. Le cosmos pris dans sa totalité est, pour Platon, un corps vivant, sain et en santé et le restera toujours, car il est l'objet d'une providence éternelle. La Providence doit être comprise comme une prévoyance et une prévenance divines assurant à ce monde-ci sa santé, sa pérennité et sa continuité. Il repose sur des rapports de proportion et d'équilibre continus. On retrouve ici l'écho de la Justice immanente que les présocratiques avaient pressentie.¹² Tout est alors lié pour Platon et le lien, car c'est bien le terme dont il fait usage,¹³ est ce qui noue et tisse intimement toutes choses dans une cohésion et une cohérence qui échappent, au niveau cosmique, au vouloir de l'homme et à l'agir de l'homme.

Certes Platon n'envisageait pas l'exploitation effrénée de la terre, à laquelle nous assistons depuis plus d'un siècle, mais il est tout à fait probable que son observation du lien de cohésion et du lien de proportion qui tiennent toutes choses en un corps uni et en un corps total ait encore toute sa pertinence. Il est par ailleurs vraisemblable que la loi de compensation, par une certaine Justice immanente, se laissera observer dans les prochaines décennies. Du moins, il

¹¹ Cf. PLATON, *Timée* 29d–30c.

¹² Platon la traduira par exemple par la loi du double devenir qu'il expose dans le *Phédon* où le processus de corruption est compensé par le processus de la génération sans quoi tout s'enfoncerait inexorablement dans la mort et ce monde aurait tôt fait de disparaître. Sur cette loi, voir, PLATON, *Phédon* 71a–72e.

¹³ Cf. PLATON, *Timée* 31b–32c ; 38e ; 41c.

faut noter que, pour les penseurs de l'Antiquité, toute démesure, toute disproportion, ce qu'on appelle en grec l'hybris, finit tôt ou tard, par connaître une sanction à la hauteur des excès qu'elle produit, et tomber sous la loi d'une autorégulation immanente à la nature des choses, immanente à la nature du monde. Tout repose pour Platon sur des rapports de proportionnalité intrinsèque au monde.

Précisons avant de progresser un peu plus avant que le monde pour Platon n'est pas identique à l'univers tel que nous le connaissons aujourd'hui. Il est clos et a une extension limitée. En dehors de lui, il n'y a rien, pas même du vide. Il adopte le géocentrisme et si ce modèle est, nous le savons aujourd'hui, inexact, cela ne disqualifie pas pour autant toutes ses observations concernant l'écosystème du domaine du vivant.

Le cosmos est un organisme vivant, un corps animé tenu par des liens que Platon attribue à l'âme. Car pour Platon, le monde, comme organisme vivant, a une âme ; non pas une âme spirituelle comme celle dont nous parlons quand nous parlons de l'homme mais un principe vital permanent, facteur d'organisation, de tissage et de structure. En un sens, l'âme du monde est la trace de l'opération providentielle du Démonstrateur assurant à ce monde, dans l'espace et dans le temps, sa cohésion. Les liens que Platon pouvait observer dans le corps entier et total du monde se donnent tout autant à voir dans les liens qui régissent les entités et unités corporelles les plus petites, comme nos propres corps qui, comme partie du corps entier du monde, tissés de composants similaires, tombent sous des lois similaires. A ce titre, l'homme expérimente dans sa propre existence corporelle, dans le lieu de son corps, les facteurs de régulation et de compensation qu'il peut par ailleurs observer dans la nature du vivant en général et, par extension, dans celle du cosmos total dès lors que l'on confère à celui-ci, comme le fait Platon, le statut d'être vivant. A ce titre tout corps, du fait même de ces principes de régulation inhérents attribués à l'âme, tend naturellement à retrouver la santé lorsque quelque accident survient. Nous mentionnions précédemment les théories médicales naissantes qui sont quasi contemporaines de Platon et qui attestent de ces phénomènes de régulation.¹⁴

¹⁴ C'est d'ailleurs en collectant toutes les données observées que l'art médical, qui se constitue par de nombreuses expériences réitérées, se détacha progressivement de la philosophie qui voulait imposer une connaissance philosophique de la nature de l'homme comme préalable à la médecine. Voir, J. JOUANA, *Hippocrate*, Paris, Les Belles Lettres, 2017, p. 366–403.

Une fois encore, le corps singulier de l'homme singulier, comme image et récapitulatif du corps total du monde, pouvait apparaître comme un point d'observation du réel, tout à fait capital, et ce même pour Platon. C'est d'ailleurs, autant par la médiation du corps comme instrument à partir duquel nous sentons, voyons, entendons touchons etc., que par la médiation du corps comme petit monde (comme microcosme) que nous pouvons étudier, que nous accédons aux structures et lois qui sous-tendent l'existence de tout corps du plus grand au plus petit ; lesquelles structures conduisirent les anciens à interroger l'intelligence qui les produisit. Mais rappelons une fois encore, pour le corps total du monde, autant que pour le nôtre, que la dimension corporelle n'est pas tout, bien au contraire, car s'il n'y avait pas un principe vital, à savoir l'âme, il n'y aurait pas de corps. Car c'est l'âme qui lie tous les éléments corporels et les maintient en un tout cohérent. Retirez ce principe vital, l'âme donc, le corps connaît une déliaison, la réalité corporelle se désagrège et chaque élément qui constituait alors ce corps revient à son lieu d'origine. On pourrait ajouter que sans âme le corps ne sent rien. L'âme est donc ce par quoi nous sentons. Certes, c'est par la médiation du corps qui, une fois encore, a valeur d'instrument que nous sentons. Et même pour Platon, contre bien des idées reçues, le corps est l'instrument par lequel l'âme peut, des reflets que le corps, que les corps renvoient, remonter jusqu'à la pensée divine du Démiurge ou créateur qui les fonda. A ce titre, le corps, lorsqu'il est tenu pour la manifestation de la bonté du Démiurge, est aussi l'expression de sa pensée, d'un ordre et d'une structure voulus par lui.

Il est indéniable que le corps et la corporéité jouent un rôle subtil chez Platon. Dans le cas de l'âme du monde qui régule les mouvements du monde et les lois de compensations, tout se passe toujours bien. Mais dans le cas qui concerne les âmes singulières les choses sont, pour Platon, plus délicates. Car l'âme peut se perdre lorsqu'elle considère que la réalité ne comporte qu'une seule dimension, une dimension sensible et corporelle touchée tôt ou tard par la corruption, la maladie et la mort. L'âme se précipite et se perd alors dans le tourbillon d'informations incessantes, fuyantes et disparates qui la submergent. Elle expérimente souvent à la façon d'un drame sa présence dans un corps qui la trouble. L'âme, autrement dit, le sujet humain pour Platon, ne reprend pied et n'accède à la terre ferme, si nous pouvons nous autoriser cette image, que lorsqu'elle accède à la dimension invisible et intelligible de la réalité. L'âme, elle-même, est apparentée à l'invisible et à l'intelligible en ce qu'elle est incorporelle et relève de l'esprit. Elle a pour mission de réguler cette portion de monde qu'est son propre corps, de réguler les tendances et besoins naturels qu'il exprime et ce afin d'en assurer le bon

fonctionnement. Non guidé par l'âme, le corps n'a pas pouvoir de se réguler par lui-même et devient le lieu dans lequel l'âme perd la mémoire et le sens de sa mission. Le corps peut alors apparaître comme le tombeau de l'âme selon une formule que Platon rappelle dans ses dialogues.¹⁵ Mais lorsque l'âme est éveillée à sa propre nature spirituelle qui l'apparente à l'intelligible, elle est en mesure de percevoir au travers du sensible, l'intelligible, au travers du changement constant, la permanence qui s'y cache, au travers du visible, l'invisible, au travers du corps, l'Intelligence divine qui pense éternellement sa structure et son organisation. Elle peut enfin considérer le corps à sa juste mesure et à sa juste place. Elle n'est ni dans le mépris, ni dans l'adulation de cette portion de monde qu'est son corps et dont elle est présentement l'héritière et la gardienne. Elle apprend, comme le rappelle l'Encyclique, *à le recevoir, à en prendre soin, à en respecter les significations*, si tant est qu'elle soit en mesure de les y lire et de les comprendre, devrions-nous ajouter. Et c'est là d'ailleurs *essentiel pour une vraie écologie humaine*, comme le précise enfin la parole du Saint Père.

L'âme peut ainsi faire de son propre corps, l'instrument d'exploration du monde en usant des sens, et en particulier celui qui est tenu par les Grecs pour le plus noble d'entre eux : la vision. Par la vision, elle peut se livrer à la contemplation du monde, à l'examen minutieux de son organisation, et elle peut, par cette opération, remonter de l'image au modèle, modèle qui, nous l'avons vu, est l'expression de la pensée divine.

Mais elle peut aussi faire de son propre corps le point de départ et le point d'arrivée de son être au monde, c'est par lui qu'elle est au contact de la vie du monde. L'âme peut ainsi faire de son corps le lieu de vérification de son ajustement au monde. Tout cela est beaucoup plus concret qu'il n'y paraît et laisse transparaître une écologie incarnée, seule véritable point d'ancrage à une écologie réelle et réaliste.

Ainsi, pour la tradition antique, la connaissance de soi, conduit à la connaissance et au soin de la nature de l'âme, qui conduit à la connaissance et au juste soin de ce qui est à l'âme, à savoir le corps et conduit à la connaissance et au soin de ce qui entoure le corps, à savoir le biotope sensible dans lequel, par son corps, elle se trouve inscrite.

Peut-être la conversion écologique n'est-elle possible que par une véritable conversion à la nature de ce qui est, que par une véritable conversion à la nature reçue, à celle qui nous est

¹⁵ PLATON, *Cratyle* 400 c-d, *Gorgias* 493 a-c, *Phèdre* 250 c, *Phédon* 82 a-c.

donnée, que certes nous n'avons pas choisie mais dont nous pouvons devenir l'heureux gardien.

Nous pourrions soulever ici une redoutable objection. N'y a-t-il pas dans de tels propos, la culture d'un égoïsme qui ne dit pas son nom et qui se cache derrière des expressions commodes comme la connaissance de soi et le soin de soi ?

Pour y répondre, il est assez facile de faire remarquer que pour Platon, la connaissance de soi, n'est pas la connaissance du moi, la connaissance de l'égo. Il ne saurait être tenu pour l'illustre prédécesseur des courants de développement personnel qui ont leur raison d'être propre, mais qui diffère de l'intention du maître athénien. La connaissance de soi est la connaissance de la nature de l'âme, de son rôle, de ses fonctions, condition nécessaire à la connaissance de la nature du réel, et le réel pour Platon n'est pas atomisé en petites unités autonomes, puisque son réel est un corps animé et vivant composé de parties solidaires, et dans un corps animé et vivant tout se tient, tout est lié, tout interagit, certes de façon surtout visible dans son environnement immédiat. Ainsi, ce qu'il advient d'une petite partie du corps ne saurait, à moyen ou long terme, être indifférent d'abord aux parties qui lui sont contiguës, puis de proche en proche aux parties plus éloignées. La métaphore du corps est à ce titre très parlante. Pour le dire autrement, ce qui n'est pas sans conséquence, le choix fait aujourd'hui en posant tel ou tel acte, atteint et affecte, qu'on le veuille ou non, à petite ou à grande échelle, l'écosystème dans lequel tel agent se trouve inscrit en tant que membre d'un organisme. Il ressort de ce propos un principe de responsabilité personnelle dans tous les choix que l'homme, que tout homme, serait fort avisé de bien considérer.

Conclusion générale et questions

Au terme de ce bref survol, faisons brièvement le bilan de notre navigation. Que peut-on retenir de la sagesse antique pour nous inspirer, pour nous soutenir, dans les immenses interrogations que soulève l'avenir de la planète, sans doute, mais elle nous survivra, mais surtout dans les immenses interrogations que soulève l'avenir des conditions nécessaires à la vie humaine.

Quelles seraient les pistes offertes par la sagesse antique pour contribuer à ce qu'on appelle par une formule fort peu claire, la conversion écologique.

L'Encyclique nous paraît mettre en avant l'importance accordée à la médiation corporelle et à la sensation qui dépend directement du contact du corps avec son environnement vivant

immédiat. Quelle conscience réelle des enjeux écologiques pouvons-nous avoir sans cette médiation ? Il est difficile de le déterminer. Comment en avoir une juste appréhension sans la conscience que notre vie corporelle ne peut se maintenir que dans une interaction constante et une interaction pacifiée avec un environnement qui ne le menace pas ou plus, mais qui, tout au contraire, contribue à son maintien ?

Comment éduquer au respect du corps, le sien propre, mais aussi au respect du corps de l'autre, au respect de tous les corps vivants qui l'entourent ?

N'avons-nous pas l'impression parfois, que si tout ne part pas de là, de notre propre corps et de son interaction avec le monde vivant, l'écologie n'est qu'une idée, un slogan de plus, le nom d'un parti politique, voire le nom de la nouvelle idéologie à la mode qui se nourrit d'inquiétudes bien légitimes ?

Il n'y a pas d'écologie possible sans prise en compte de la nature et de ses lois, voilà bien ce que pourrait nous donner à voir l'héritage antique que nous n'avons fait qu'esquisser ici. On ne peut à la fois nier la nature et ses lois objectives et prétendre au respect de la nature. De quelle nature alors parlerait-on ? On ne peut à la fois manipuler sans conscience morale le vivant, le corps vivant, et en appeler au respect de la nature et des êtres vivants qui en relèvent.

Enfin ajoutons, en une note qui se veut plus amusée que moralisatrice, que l'écologie réelle ne s'expérimente pas sur un écran de smartphone et sur les réseaux sociaux. Elle risque alors de se muer en une idéologie de plus. Elle ne s'expérimente que dans la sensation que nous avons un corps vivant en interaction continue avec d'autres corps vivants.

L'écologie n'est bien souvent qu'une idée ou une valeur alors qu'elle est foncièrement d'abord la pleine conscience de notre existence corporelle en interaction avec tout le domaine du vivant.

Comment sortir d'une existence et d'une pensée éthérées, autrement dit d'une pensée qui omette volontairement ou oublie la corporéité qui la sous-tend, à une existence d'être pensant dans et à partir de son propre corps et de sa condition corporelle ?

Il est certain qu'aborder le réel par écran interposé, par le prisme des nouvelles technologies, réduit considérablement le champ de la sensorialité et donc la conscience de la condition corporelle. Il est assez aisé de constater qu'alors l'homme n'accède qu'à un monde à deux dimensions en perdant physiquement la profondeur de champ qui rend la plénitude de l'expérience sensible possible, et par conséquent le recul nécessaire sur l'information virtuelle

qui lui est livrée. L'homme contemporain n'est pas tellement éloigné des hommes de l'allégorie de la Caverne de Platon dont l'expérience sensorielle est contrainte de ne s'exercer que sur des ombres et des mouvements d'ombres projetés sur le fond de la grotte. Et ces ombres sont des ombres de 'marionnettes' que manipulent d'autres hommes derrière eux. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les hommes enchaînés dont parle Platon sont profondément entravés dans leur corps.¹⁶ Platon avait, semble-t-il, largement anticipé la possibilité d'une société de l'écran, sans soupçonner un instant que l'homme y parviendrait techniquement. Or l'écran fait précisément écran au réel, à savoir à notre condition d'être doté certes d'un esprit libre, mais surtout d'un corps par lequel et avec lequel nous sommes du monde et nous sommes au monde.

Réintégrer en pleine conscience notre propre condition corporelle qui nous lie les uns aux autres, qui nous lie au champ du vivant, qui nous lie à la création entière, peut-être est-ce aussi ainsi que nous gagnerions à comprendre la formule « tout est lié » afin qu'elle ne soit plus une formule ou un slogan mais l'objet de notre propre expérience et le point de départ d'une vraie écologie humaine pour reprendre la fin du paragraphe de *Laudato Si* qui a inspiré ce travail de recherche.

¹⁶ Cf. PLATON, *République* VII.514ab.